Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 18

Artikel: Le chant du prolétaire
Autor: Ducommun, Elie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181345

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ce « *tout est prêt* » est pour moi, sinistre et solennel ! *Tout est prêt !* C'est le départ, la séparation cruelle ; c'est la place vide dans la famille, l'embrassement convulsif d'une épouse, la bénédiction d'une mère !...

Tout est prêt ! C'est la bataille avec ses hourras frénétiques, ses héroïsmes et ses défaillances, ses dévouements et ses lâchetés. — Ce sont les sourdes colères des prisonniers, les gémissements des blessés, les adieux suprêmes des mourants !

Tout est prêt ! Ce sont les villes brûlées, les champs dévastés, les populations ruinées, la faim, l'horrible faim, les larmes, le deuil, la mort !

Voilà, pourtant, les fruit, les plus immédiats de tous ces savants calculs. — Un siècle de gloire ne saurait en effacer l'amertume.

Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, qu'à côté de la stratégie qui détruit, il y a la stratégie qui relève ; qu'à côté des cris déchirants des blessés, il y a les cris sympathiques du cœur !

L'âme humaine est une.

En présence des immenses infortunes qui s'accumulent à leurs frontières, le rôle des neutres est d'unir leurs efforts pour venir en aide à ceux qui souffrent !

Plus l'abîme des misères va s'élargissant, plus la pitié doit grandir avec les besoins !

Là bas sont les armées qui tuent et s'immolent ; soyons celles qui aiment et soulagent !

Là bas sont les ennemis qui s'acharnent à combattre ; soyons les soldats de la charité !

Là bas sont le froid et la tempête ; soyons le rayon de soleil ! !

Thermes de Lessus. L. C.

Le Chant du prolétaire.

O mon rabot, mon gagne-pain,
Pourquoi quitter ma main glacée ?
Mon fils pourra manger demain :
Au travail, ma nuit s'est passée.
Il était là, tout grelottant,
Couché près de moi sur la paille.
Malade, il me sourit pourtant,
Il faut bien pour lui qu'on travaille.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Sous tes haillons, dans ce réduit,
Enfant, la fièvre te tourmente ;
Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui,
Vois, je suis gai, je ris, je chante.
Quand tu naquis, un noir chagrin
Tua ma pauvre Madeleine :
Le désespoir fut ton parrain,
La faim dût être ta marraine.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

On dit qu'il fait si bon chez soi,
Aux lieux où l'on reçut la vie ;
Le malheureux n'a pas un toit,
Il n'a pas même une patrie.
La nature a-t-elle en créant,
Pour son malheur, la race humaine,
Sorti deux moules du néant,
Pour le repos et pour la peine ?
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Comme on vieillit dans la douleur !
Comme les chagrins vous moissonnent !
Mon âme n'a plus de chaleur,
Et mes cheveux déjà grisonnent.
Un siècle entraîne les suivants
Et tous vont rouler dans le gouffre.
Les morts commandent aux vivants,
Mon père a souffert, moi je souffre.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Mais, jusqu'au seuil de mon grenier,
De l'avenir un rayon monte.
Ce jour serait-il le dernier
De l'injustice et de la honte ?
Place au soleil ! Guerre aux abus !
Mots enchanteurs, vibrez encore !
Réveille-toi ! Ne gémis plus !
C'est pour toi, mon fils, cette aurore !
Plus de murmure, allons, allons,
Tout doit aller mieux sur la terre !
Pour notre enfant, chantons, chantons
Le chant d'espoir, du prolétaire !

Elie Ducommun.

Un professeur en voyage.

II

Le soleil était près de se coucher, la teinte rosée et dorée tout à la fois, qui accompagne la fin du jour dans la belle saison, répandait ses reflets magiques sur la contrée, où tout respirait la paix et l'abondance. Au milieu de la plaine, on voyait la jolie petite ville de L., entourée, de trois côtés, de forêts qui remontent la montagne où elles tracent de longues bandes d'un vert foncé. La paix du soir semblait pénétrer dans la ville où la cloche annonçait aux travailleurs la fin de la journée. Le particulier assis sur le banc, devant la maison, fumait sa pipe, tandis que les plus jeunes de ses enfants grimpaient sur ses genoux et que les plus âgés folâtraient. De son côté, la mère au foyer préparait le souper. Ce fut en ce moment-là que la chaise de poste apparut dans la rue, à grand bruit de roues, de fouet et de cahot.

Dans la ville dont nous parlons, comme dans toutes les petites villes et villages de l'Allemagne, on élève les oies et cela sur une vaste échelle. La masse d'oies qui rentraient en ce moment-là pour regagner chacune sa demeure était si grande, qu'un pauvre jeune idiot, nommé Martin, chargé avec sa sœur, petite blondine, de conduire ces bêtes, avait une peine inouïe à les retenir dans le bon chemin. Plus lentement, et avec la gravité qui leur est propre, venaient, derrière la gent criarde, les bœufs de la ville.

En tête de la colonne se trouvait le jeune et vigoureux taureau, à la tête bien fournie de poils, tenant ses cornes, penchées vers la terre, d'un air sombre et avec des yeux qui n'annoncent rien de bon. De temps à autre, quelque vache